

Des militants repentis témoignent

«Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés».

La Fontaine in «Les animaux malades de la peste»



Hadi Negravi

37 ans

«En 1989 je venais juste de terminer mon service militaire. J'ai traversé la frontière turque en bus car je voulais aller travailler en Europe. En Iran je n'avais pas terminé mon lycée mais j'étais prêt à accepter n'importe quelle tâche.

Je connaissais un peu les Moudjahidin du peuple par leur télévision. Ils évoquaient la démocratie, les droits de l'homme, la liberté. A l'hôtel dans lequel je suis descendu en Turquie, ils avaient posé des affiches avec un numéro de téléphone. Je les ai appelés et ils sont venus me voir. Ils m'ont parlé des mêmes choses. Ils m'ont alors promis de m'envoyer en Europe et je me suis laissé influencer par leur

discours. Leurs théories me paraissaient justes. Ils ont évoqué le chômage qui sévissait en Iran, les problèmes socio-économiques, les exécutions. J'ai pensé qu'ils avaient raison.

Ils m'ont emmené dans une maison qu'ils avaient à Istanbul dans le quartier Polygon. Ils m'ont montré des films sur leur armée de libération. Durant un mois j'ai subi une forme de lavage de cerveau. Ils m'ont parlé sans arrêt de leur idéal de société, monothéiste et sans classe, avec la liberté de choix. Ils m'ont promis que je conserverai mon libre arbitre. Je leur ai fait signer des papiers garantissant ce qu'ils m'avaient dit. Puis, par la Jordanie, je suis entré en Irak. Le soir où je suis arrivé, ils m'ont immédiatement confisqué mon passeport. Ils m'ont bandé les yeux pour me conduire à la base de Ashraf. Ensuite ce fut la Guerre du Golfe. Au début ils m'ont envoyé dans la région de Kefri, au Kurdistan puis à Touz. En route mon groupe s'est arrêté. J'ai entendu des tirs mais je n'ai pas vu d'ennemis. Nous avons ouvert le feu sur des maisons. Notre commandant nous a dit que c'était des Kurdes qui étaient des mercenaires du régime iranien qui nous bloquaient le chemin et qu'il fallait les tuer. J'ai aperçu des civils qui s'enfuyaient. Notre batterie d'artillerie a tiré, j'ai entendu des cris de femmes et d'enfants... J'étais terrifié, je ne pouvais pas croire que nous, des soldats, nous avions ainsi tué. Nous avons aussi lancé des roquettes contre un village au nord de Jalula qui servait soi-disant de base aux pasdarans iraniens, les Gardiens de la révolution. Moi je n'ai vu que des civils. J'étais vraiment horrifié. J'ai voulu partir mais on a menacé de me tuer. Radjavi avait dit que tous ceux qui refusaient d'obéir devaient être considérés comme des pasdarans.

Lorsque nous sommes rentrés à Ashraf, j'ai reproché leurs mensonges aux responsables. Un révolutionnaire lutte pour libérer son pays, pas pour massacrer des innocents. J'ai réclamé mon passeport pour partir. Ils m'ont alors accusé d'être un mercenaire, ils m'ont reproché d'être entré illégalement en Irak et qu'ils allaient me livrer aux autorités qui m'enfermeraient dans la prison d'Abou Ghraib. Là j'ai su où j'étais. J'ai compris que j'étais victime de leurs slogans et que c'était pire que la mafia. Mais je suis resté jusqu'en 1994 et là j'en ai eu vraiment assez. Une nouvelle fois j'ai exigé mon passeport. Un soir ils sont arrivés et m'ont dit de prendre un petit sac. Ils m'ont conduit dans un endroit appelé la Citadelle, qui était devenu un site de torture.

Ils m'ont mis un bandeau sur les yeux et m'ont enfermé dans une chambre obscure. Ils sont venus me frapper. Je recevais des coups de partout. Je me suis évanoui plusieurs fois. Mais chaque fois ils m'ont ranimé et le passage à tabac continuait. Parmi les bourreaux il y avait plusieurs femmes. Ils exigeaient le nom de ceux pour qui je travaillais, de ceux qui m'avaient envoyé. J'ai donné les noms de mes recruteurs en Turquie. Ils ont pensé que je me moquais d'eux et ils ont continué à me frapper. Plus tard on m'a accusé d'être un agent de l'Iran. Les services spéciaux irakiens ont alors voulu me faire signer des aveux comme quoi j'étais un agent de la Brigade Al Badr, une milice chiite luttant contre Saddam Hussein. Mais j'avais gardé mes billets d'avion qui prouvaient que j'étais venu légalement. Ils m'ont menacé de m'exécuter si je n'obéissais pas. Durant une semaine ils m'ont attaché au plafond et m'ont battu sans arrêt. Ils m'ont mis dans un sac et m'ont jeté contre un mur. Là j'ai compris qu'ils n'auraient aucune problème à me tuer.

J'ai fini par craquer car je ne voulais pas mourir. J'ai signé tout les «aveux» qu'ils voulaient. Ils m'ont ramené à la base après m'avoir soigné. Je ne pouvais plus qu'attendre une occasion de fuir. Je suis tombé malade, j'avais des migraines et les mains qui tremblaient. J'étais sans âme, comme un robot. Je n'avais pas le droit de communiquer. Je me levais à cinq heures du matin et je devais travailler vingt heures durant. Tous les êtres humains ont besoin de parler. Là-bas je n'avais pas le droit à la parole. Même ça on nous l'avait pris. Si on se faisait surprendre en train d'avoir une conversation, on nous accusait d'avoir fait une réunion donc de préparer un complot ! On devait faire des rapports où on se critiquait soi-même, où on critiquait son voisin. Tout le monde devait faire ça sous prétexte de la révolution interne. Tout ce qu'on disait était ensuite utilisé contre nous. Nous subissions une pression constante.

J'ai pu m'en sortir lorsque les soldats américains qui participaient à la guerre contre le régime de Saddam Hussein en 2003 sont arrivés. Nous avons pris position mais l'organisation nous avait interdit de tirer sur les Américains. Nous avons mis des drapeaux blancs partout. J'ai vu quelques traces de bombardement et des blindés touchés on m'a dit que c'étaient les Anglais qui l'avaient fait. Après une dizaine de jours, les militaires américains sont entrés dans la base d'Ashraf. Ils nous ont tous désarmés. Auparavant nous avons reçu un message de Massoud Radjavi qui disait qu'entre préserver l'arme ou le soldat, il avait choisi l'homme et qu'il nous incitait à obéir. Le bruit courait que Massoud s'était rendu et qu'il était détenu. Les Américains nous ont dit que nous avons le choix de rester ou de partir. Un peu plus de trois cents d'entre nous ont pro-

fité de l'occasion et ont choisi de quitter l'OMPI. Beaucoup d'autres sur les quelque trois mille restant ont eu peur de franchir le pas. Les Moudjahidin répétaient que ceux qui repartaient en Iran seraient exécutés par le régime. Certains plus âgés craignaient qu'à passé cinquante ans ils ne pourraient plus commencer une autre vie. Ils ont préféré rester en se disant qu'on verrait bien. Moi j'avais perdu toute ma jeunesse mais j'avais encore de l'espoir. Je suis rentré en août 2005. On a été bien accueillis et là encore j'ai vu qu'on nous avait menti. L'Iran a beaucoup changé. Certains slogans m'ont fait même rire. Mais j'ai pu parler librement. J'ai critiqué le régime en place et personne ne m'a rien dit. Je me sens infiniment plus libre aujourd'hui... J'aimerais dire que pendant que je me trouvais en Irak torturé, vivant des moments horribles, privés de tous les plaisirs de la vie, mes amis en Iran se sont construits une existence. Ils ont une femme, des enfants, un travail. Mais moi j'ai du mal à m'endormir la nuit. Je dois reconstruire mes rapports avec les autres. Je ne sais pas ce qu'est la technologie moderne, le téléphone portable, les relations avec l'autre sexe. Les Moudjahidin disent une chose et ils en font une autre. Ce ne sont que des paroles pour camoufler une dictature mafieuse. J'ai été privé de tendresse, je ne sais pas ce qu'est le chant d'un bébé... L'OMPI ne parle de démocratie que pour mieux détruire la démocratie».

**Pour des raisons de sécurité
ce témoin n'a pas souhaité
être photographié**

Seyed Hojat Seyed Esmaili Khoy

46 ans

«Au début de la Révolution, j'étais un jeune homme idéaliste. J'ai fait à ce moment la connaissance de l'OMPI et j'ai pensé que l'organisation pourrait réaliser mes aspirations.

Je suis devenu membre en 1979 et j'ai rompu un temps, lorsque les Moudjahidin ont passé dans la clandestinité pour pratiquer la lutte armée.

En 1984, je me suis rendu en Turquie pour suivre des études et là j'ai à nouveau eu des contacts avec mes camarades. En 1985 j'ai été envoyé en Irak. D'abord à Bagdad puis à Suleimanie, en territoire kurde. A cette époque

Saddam Hussein et nous-mêmes étions alliés au Parti démocratique du Kurdistan (PDK) de Barzani. Nous avons reçu là une formation militaire. Je suis resté un an dans cette région mais des tensions ont surgi avec les Kurdes et nous avons été obligés de plier bagages.

Je me suis ainsi trouvé stationné à Ashraf servant dans la logistique. En 1988, au moment de l'opération «Lumière éternelle», j'ai été nommé à la sécurité, comme garde du corps des officiers. Le cuisant échec de cette attaque m'a laissé un terrible sentiment de faillite. Le lavage de cerveau avait été très fort. «*Dans 24 heures nous serons à Téhéran*» proclamaient nos chefs. Mais personne ne nous a dit comment et pourquoi faire. Pour nous c'était un moment historique à prendre ou à laisser. C'était maintenant ou jamais.

Nous avons attaqué et nous avons été sévèrement battus. Ce qui nous a laissés dans un désarroi total. Nous avons tous des camarades qui avaient été tués et nous avons échoué. Mais c'est une tradition dans les rangs de l'OMPI: les leaders ont toujours raison et si nous avons été vaincus c'est parce que nous étions idéologiquement mal préparés. Il fallait justifier l'échec qui ensuite a été présenté comme une vraie victoire. La propagande était incessante...

Les chefs avaient tout de même de la peine à comprendre ce qui s'était passé sur le plan militaire. Ils ont constaté que nous avons dû nous retirer parce que nous étions une armée d'infanterie. Alors il fallait forger une armée de blindés. Mais pratiquement il ne restait plus

qu'une armée morte qui n'était plus capable que d'assurer des opérations très limitées. Or une armée trouve sa justification au combat. On nous a dit *«idéologiquement vous êtes trop proches de vos famille. Alors qu'il faut être le plus proche possible du Guide. La vie conjugale est un obstacle alors supprimons l'obstacle»*. Moi cette question de divorce ne m'a pas trop touché car je n'étais pas marié !

Il y avait d'autres choses qui me gênaient. Le Département des renseignements dans lequel je travaillais collectait des informations militaires à l'intérieur de l'Iran. Des informations très sensibles que les Moudjahidin transmettaient à l'armée irakienne qui durant la guerre s'en servait contre les troupes de mon pays.

Jusqu'en 2003, tout le monde était convaincu que les Etats-Unis attaqueraient l'Irak. Sauf l'OMPI. Même Massoud Radjavi pensait que Washington n'oserait pas. Alors quand les avions sont arrivés et nous ont bombardés on a bien vu que la guerre avait commencé. Et nous nous sommes retrouvés prisonniers avec la peur au ventre. Nous nous disions que si Jalal Talabani arrivait au pouvoir, un président kurde nous ferait tous égorger. Moi je voulais partir. J'ai protesté et on m'a physiquement battu, souvent féroce-ment. J'ai subi des tortures psychologiques. Alors quand les Américains ont pris le contrôle d'Ashraf j'en ai profité. Et en 2004 j'ai pu fuir. Il me reste l'humiliation d'avoir perdu 20 ans de ma vie pour rien. Nous les combattants anti-impérialistes nous avons été libérés par nos ennemis capitalistes!

Pour l'OMPI son combat contre la République islamique justifie tous les abus. Tout est bon même se réconcilier avec les Américains...»



Ali Ekrami

48 ans

«Je suis entré dans l'organisation en 1980, un an après la révolution et j'y suis resté 25 ans. Les Moudjahidin du peuple étaient une organisation légale lorsque j'y ai adhéré. J'étais un étudiant, un intellectuel et jusqu'en 1981 j'ai déployé mon activité politique à l'université où je publiais une revue et organisais des réunions. Lorsque l'OMPI a versé dans la lutte armée, j'ai eu peur d'être arrêté et exécuté. Je me suis caché durant trois ans dans une chambre sans lumière. J'ai eu mal aux yeux. Mais j'avais peur de sortir, même pour aller chez le médecin. Aujourd'hui encore j'en ai gardé de très gros problèmes de vue. Ensuite en 1984, l'organisation a pu m'emmener clandestinement au

Pakistan. On m'a promis de m'envoyer en Europe pour m'opérer car à Karachi, le docteur a confirmé la nécessité d'une intervention chirurgicale. Au lieu de cela j'ai dû prendre un vol direct pour Bagdad. En 1986 le Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR) des Nations Unies a dit que les Pays-Bas étaient d'accord de m'accueillir. Il m'a même envoyé une carte de réfugié mais l'organisation ne me l'a jamais donnée. Alors je suis resté en Irak. Lorsque les Moudjahidin ont commencé à se battre contre l'Iran, au cours de la guerre 80-88, beaucoup d'entre nous ont protesté. Moi-même je savais que mon frère, de l'autre côté, faisait son service militaire. Mais Massoud Radjavi a dit que les soldats iraniens faisaient partie du régime. J'ai vu comment les Moudjahidin ont coopéré avec l'armée irakienne. Elle interrogeait les prisonniers et nous transmettait les informations. Il y avait une collaboration permanente entre les bassistes de Saddam Hussein et les Moudjahidin. Tout le périmètre autour de la base d'Ashraf était contrôlé par les services secrets et tous ceux qui étaient contre l'OMPI étaient livrés aux Irakiens. On nous a dit qu'en cas de refus d'obéissance il n'y avait que trois possibilités : nous ne serions jamais envoyés à l'étranger pour que les informations que nous détenions ne puissent pas être utilisées contre les Moudjahidin ; nous serions livrés aux Irakiens à qui on dirait que nous étions des agents iraniens et on nous donnerait au régime iranien qui nous exécuterait. Alors on obéissait... Mon activité principale? Je travaillais au département avec les Irakiens car comme je suis arabophone je peux m'occuper des traductions. Nous étions surtout actifs contre les chiites irakiens et contre les Kurdes. Durant le soulèvement de 1991, j'ai vu une vingtaine de personnes, des pri-

sonniers kurdes, livrés aux Irakiens. En fait nous ne pouvions rien dire. Nous avions sans cesse quelque chose à faire. Le matin après le défilé militaire, il y avait l'entraînement ou alors des patrouilles de reconnaissance le long de la frontière avec l'Iran. Moi comme j'étais dans l'administration je réglais les divers dossiers qu'on me confiait. Le soir, il y avait des réunions et nous devions écrire un rapport sur tout ce nous avons fait et tout ce que nous avons vu au cours de la journée.

Tous les mois nous allions chercher le ravitaillement dans un bureau irakien. Je n'ai jamais vu d'argent échangé. Nous recevions la nourriture dont de l'huile et du riz contre les services que nous rendions aux Irakiens. On disait que nous restions indépendants mais ce n'est pas vrai. Les Irakiens fournissaient tout. Régulièrement les Moudjahidin leur donnaient une liste de ce dont ils avaient besoin, des armements en particulier et ils recevaient tout.

Nous disposions d'un canal de télévision dont les studios étaient, disait-on, installés en Grande-Bretagne. En tout cas elle n'émettait pas d'Ashraf. Et il y avait une maison d'arrêt. Massoud disait clairement que tous les gouvernements du monde ont des prisons alors pourquoi pas nous ?

Lors de l'attaque américaine de 2003, nous avons été convoqués à une réunion au cours de laquelle on nous informait que selon un adjoint de Saddam Hussein tout le périmètre autour de Bagdad avait été piégé à l'explosif, que toutes les routes étaient minées. On nous expliqua que plus de 7 millions d'Irakiens armés jusque aux dents attendaient l'envahisseur. Radjavi lui-même croyait que la guerre allait durer des mois et que les Américains ne pourraient pas la gagner face à la résistance populaire. Les Moudjahidin

étaient invités à se battre avec l'Irak. Les Américains avaient déjà goûté aux Moudjahidin sous le régime du shah, ils y goûteraient à nouveau avec cette guerre qui était pour nous la meilleure occasion pour attaquer l'Iran. Nous avons donc pris position. Mais nos bases ont été attaquées. Il y a eu des morts et des véhicules détruits. Tous nos commandants ont alors hissé le drapeau blanc pour se rendre. Massoud et Mariam avaient disparu et nous avaient laissés, abandonnés, alors qu'ils avaient promis qu'ils nous accompagneraient dans la guerre finale. Les soldats américains nous ont tous rassemblés à Ashraf. Ils nous ont enlevé nos armes lourdes puis les autres. Une majorité d'entre nous était opposés à cette reddition. On était perdu, on ne comprenait pas. On nous avait dit que l'Amérique était notre plus grand ennemi et lorsque on l'a eue en face, on ne s'est pas battu. On nous a menti. Massoud a envoyé un message en disant que le dictateur était renversé alors qu'il avait toujours encensé Saddam Hussein. En fait le chef avait changé en Irak et il fallait s'entendre avec le nouveau patron. Les Américains ont sécurisé le périmètre et confiné les Moudjahidin à l'intérieur de la base d'Ashraf avec interdiction d'en sortir.

On nous a pris nos empreintes ADN en disant que cette mesure s'inscrivait dans le cadre de la lutte antiterroriste. Un par un nous avons eu un entretien avec un comité américain qui nous demandait si nous voulions quitter ou rester avec l'organisation. Ceux qui choisissaient de partir recevaient une carte d'identité et se voyaient transférer dans une autre partie de la base. Juste avant que la coalition n'attaque l'Irak, je n'ai jamais cru que je pourrais quitter les rangs de l'OMPI. Mais c'est au cours de l'attaque que je me

suis aperçu de la grande différence qu'il y avait entre ce qu'on m'avait dit et ce qui a été fait. Le 11 septembre 2001, nous avons fêté les attentats qui avaient humilié l'Amérique, nous avons fait l'éloge de Ben Laden et deux ans après, tout avait changé ? J'ai réfléchi... J'étais là pour lutter pour la liberté et la démocratie mais je m'étais moi-même retrouvé privé de tous mes droits. J'ai été déçu dans ma foi la plus profonde. J'ai découvert avec effroi que ma famille me croyait mort. Ensuite c'est elle qui m'a appelé pour me dire que je ne risquais rien de rentrer. Mais je n'ai pas eu confiance. On avait bien ancré dans ma tête que si je retournais chez moi, le régime m'exécuterait aussitôt. Alors j'ai attendu que d'autres de mes camarades franchissent le pas pour voir ce qui arriverait. J'avais donné toute ma vie vraiment sincèrement. Ce n'est pas facile de faire ce sacrifice mais j'étais certain que je servais la démocratie et la liberté. En fait j'ai été victime d'une grande trahison. Je fais partie d'une génération qui a été brûlée. On nous a pris notre jeunesse... Une main handicapée et des yeux abîmés... voilà ce que Radjavi m'a offert en retour. Ca m'est égal mais je n'accepte pas qu'une autre génération soit perdue comme nous avons été perdus. Alors moi aussi je suis rentré. Je n'ai pas peur de parler. Je ne triche pas, je n'invente rien, je parle simplement de ce qui s'est passé. Radjavi disait à ceux qui seraient tentés de se rebeller qu'il les étoufferait et que personne n'entendrait leurs cris. Je suis heureux de constater que là-dessus aussi il s'est trompé».